

Je déambulais derrière un rideau de velours alourdi de poussière. J'attendais mon tour. Au creux de ma main moite et nerveuse, je serrais un petit cochon décrépit suspendu à un porte-clefs sans clef. Cette peluche ne portait en fait que mes angoisses et ma solitude. Je la malaxais tous mes jours, toutes mes nuits, tous mes voyages.

J'étais venue de Paris pour passer une audition dans un théâtre de Hambourg et décrocher un rôle dans la comédie musicale *The Bloomsbury Girl*. J'ignorais encore que cette initiative me réserverait bien d'autres surprises.

Je me faufilais entre des machineries métalliques et hostiles, des câbles enroulés comme des nids de serpents sales, des morceaux de décor : un arbre en papier mâché, une demi-lune blafarde. Le ciel s'étalait devant mes pieds, comme un puzzle, carrés d'orage et de soleil délavé, surface de rêve au repos. Près des nuages, de nombreux candidats s'échauffaient. Après l'étirement des abducteurs, chacun y allait de sa méthode pour réveiller ses cordes vocales. Sons nasillards ou gutturaux, bâillements, vocalises et cris stridents :

tout semblait permis. Des mouvements de tête saccadés et d'étranges glouglous transformèrent, d'ailleurs, d'un coup, un danseur en dindon disjoncté. Malgré les fantaisies personnelles de chacun, nous formions un groupe chargé d'une énergie commune nous condamnant à oublier provisoirement la concurrence. Nous en arrivions même à croiser les doigts pour que la performance de notre voisin soit excellente. C'est fou ce que l'homme parvient facilement à se mentir.

Je ne savais pas ce que cherchait le metteur en scène. Je ne savais pas ce que je cherchais non plus. Le succès sans doute. Je voulais surtout arrêter de m'égarer, revenir à l'essentiel : la danse, la musique et le théâtre qui faisaient passer ma vie comme un caramel tendre.

Pour l'argent, j'avais enregistré, l'an dernier, un spot télé vantant les mérites des protections périodiques Selna. J'avais versé un verre de liquide bleu sur la serviette très absorbante et souri bêtement. J'avais ensuite récité un texte menstruel, parlé des flux, de « ces jours-là », de la sécurité absolue, même sous un pantalon clair... et touché assez d'argent pour vivre comme une princesse pendant une année entière. Le sang mène à tout. Depuis, je me demandais si j'avais fait le bon choix. Je ne pouvais plus allumer la télévision sans me voir. J'étais devenue la fille ragnagna, l'impératrice du fond de culotte, la plombière des petites fuites, la seule roturière spécialiste du sang bleu. À vingt-quatre ans, j'aspirais pourtant à tant d'autres gloires ! J'avais été choriste au sein de plusieurs troupes prestigieuses, mais il ne s'agissait que de rôles très modestes et de productions françaises. Je rêvais grand : Broadway ! Le

West End ! En France, nous n'étions pas assez travailleurs pour prétendre à la perfection des productions anglo-saxonnes. Trop d'ego encombra le dessous de nos bérets. La modestie et la précision de l'artisan ne s'accordaient pas ici avec la profession d'artiste. Il existait un snobisme, une aura démesurée autour du mot lui-même qui nous condamnait à pointer des spots sur nos carrières inexistantes, comme si le simple fait de se dire « artiste » était admirable en soi, original, remarquable. Pour moi, le talent était une mixture de dons et de travail, et tous ceux qui prétendaient au statut de danseur, de chanteur, d'acteur sans avoir remis cent fois sur le métier leur ouvrage méritaient simplement l'appellation de polichinelle ou de bouffon.

Malheureusement, je faisais bel et bien partie de ces polichinelles. Je voulais briller sans trop travailler. J'aurais dû répéter mes morceaux, entraîner mon oreille, perfectionner mes pirouettes et mes monologues, mais je brassais de l'air pour m'envoler à peine. Je multipliais les leçons, je courais les castings, écumais les annonces de l'ANPE du spectacle, sillonnais Paris et d'autres capitales. Je m'épuisais dans les transports en commun, je m'inventais un emploi du temps exténuant, des obligations. Je courais rarement le bon lièvre. Pour ma défense, je n'avais jamais appris à chasser. Malgré tout, je gardais l'espoir. Cette audition à l'étranger avait pris, dans ma tête, des allures de gibier parfait. Les bouffons de l'Hexagone n'étaient pas légion en terrain teuton. J'étais soudain différente, un peu rare. Mes lacunes, mes défauts devenaient une force, une originalité à laquelle je préférais croire. Certes, ce n'était pas l'Amérique de mes rêves, mais le professionnalisme des

Allemands, comparé à ce que j'avais connu, s'avérait incontestable. Et puis le metteur en scène était new-yorkais ! L'aventure m'enthousiasmait.

Au royaume des borgnes, les aveugles pouvaient aujourd'hui être rois.

— *F*ive, six, seven, eight ! s'époumonait Jane, la chorégraphe.

Sans répit, suant, haletant, nous reprenions l'enchaînement. Entourée d'une centaine de danseurs, je n'eus aucun mal à me souvenir des pas. Je trichais, zieutais à droite, à gauche. Deux métiers aux formes sculpturales me servaient de paravents lorsque j'hésitais. J'avais un petit faible pour le port altier de l'un, un grand faible pour les fesses parfaites de l'autre. Trop de faibles en de telles circonstances altéraient ma concentration. J'avais l'habitude d'imaginer tous les beaux garçons dans mon lit et, même si cela me jouait parfois des tours, j'aimais me laisser ainsi distraire par ces fantasmes.

Le troupeau fut divisé en une quinzaine de groupes. La chance venait de m'offrir une place remarquable au milieu de six incapables. En effet, parfois, quelques « seulement chanteurs » tentaient l'aventure de ces auditions et se faisaient éliminer dès le premier pas de danse. Aujourd'hui, le hasard avait réuni cette catégorie d'artistes moins toniques à mes côtés. « *Five, six, seven, eight !* » Entre ces saltimbanques peu enclins aux arabesques, ma prestation, même médiocre, me permit malgré tout d'accéder au second tour.

Mes deux paravents avaient eux aussi été retenus au sein d'autres groupes. Nous étions désormais vingt-cinq demi-finalistes. Nous dégoulinions de sueur, entassés sur le côté jardin du plateau. Pour faciliter la communication, l'anglais s'imposait systématiquement. Jane scinda le nouveau bataillon en cinq. Monsieur Belles-Fesses et moi fûmes intégrés à la dernière équipe. Je lui confiai timidement mon manque de pratique et la faiblesse de mon niveau. Il sourit et me prit par la main pour m'engager à réviser l'enchaînement à ses côtés. J'avais envie de lui plaire et me perfectionnai rapidement.

— Tu vas y arriver, baby ! Mais alors, tu me devras quelque chose ! conclut-il d'un clin d'œil, au moment où nous rentrâmes en scène.

Effectivement, nous fûmes tous deux retenus pour l'audition suivante. Je lui devais donc quelque chose. Sans hésiter, je le suivis dans les douches des loges où je m'offris à lui. Je n'avais jamais été un cadeau. J'en devenais un. Il était beaucoup plus agréable de remercier ainsi cet apollon qu'avec un ballotin de chocolats. Au moins, je n'étais pas venue ici pour rien. L'expérience valait bien le prix du voyage.

Ferme, fut l'adjectif qui qualifia cet instant. Mon danseur nous déshabilla sans même que je m'en aperçoive. Il m'embrassa doucement le cou, les seins, le nombril et la jointure des cuisses, puis s'agenouilla devant moi et fit doucement rouler mon string le long de mes cuisses, comme s'il ouvrait un cadeau précieux. Les yeux attendris, l'air ravi, il se redressa. Il me dépassait d'une tête.

— Tu es belle, dit-il en me portant vers le ciel, à bout de bras.

Je me laissai glisser le long de son torse, les jambes enroulées autour de ses hanches. Ses deux paumes sur mes fesses soutenaient mon corps tout entier. Sa force m'excitait. J'aimais son élégance, l'assurance et l'audace de ses gestes. Je jouis fort et sans effort. J'étais conçue ainsi, j'avais le plaisir facile. L'orgasme de mon partenaire lui arracha des râles graves et heureux. Un ours à qui l'on venait d'offrir un pot de miel. À la fin de cette fusion express, mon dos, plaqué contre une cellule photoélectrique, mit en route la douche. Glacée. Une sonnerie stridente retentit simultanément dans le théâtre. Abraham (j'avais répété son nom comme un mantra : Abraham, Abraham, Abraham, Aaabrahaaaaaam !!) rit aux éclats.

— Tu es tellement chaude que tu déclenches les sprinklers et l'alarme incendie en moins de deux !

Grelottante, je précisai qu'il ne s'agissait que d'une simple douche et du signal sonore annonçant l'audition vocale.

— Jolis seins, mais peu d'humour ! constata-t-il en retirant sa capote du bout de ses longs doigts gracieux.

Même ce geste ressemblait à un pas de danse. Mais la sonnerie retentit de nouveau et la panique me saisit : vite, me sécher, me rhabiller, me recoiffer, courir jusqu'à la scène.

Mon compagnon, encore chargé d'hormones, déchaîna les trois femmes du jury avec *You Can Leave Your Hat On*, de Randy Newman. Un couplet de plus et elles auraient entamé un strip-tease. Le metteur

en scène remarqua froidement qu'un tel sex-appeal n'était pas utile au rôle. La voix d'Abraham, par contre, correspondait exactement à ses attentes. On applaudit l'artiste. Il quitta le plateau, victorieux, le menton fier, le torse bombé.

Puis ce fut mon tour.

— Vous êtes ? me demanda une scribe.

— Le numéro onze.

— Votre nom ?

J'hésitai pendant une longue minute. Depuis quelques mois, mon nom était devenu bien plus qu'un nom. Je ne pouvais plus réserver un billet ni prendre un rendez-vous sans entendre : « Vous plaisantez ? » ou encore : « C'est votre véritable nom ? »

L'assistante du metteur en scène, moulée dans son tailleur bleu pétrole, s'impatienta. Elle ressemblait à une hôtesse de l'air des années 1960. Rétro-trendy ou rétro-ringarde, au choix. Décalée, en tout cas.

— Votre nom, mademoiselle ! ordonna-t-elle avec un fort accent allemand.

— Obama.

— Vous plaisantez ?

— Je m'attendais à cette réponse. Non, je ne plaisante pas.

— Êtes-vous de la famille de... ?

J'hésitai encore. Cette question inachevée, on me la posait systématiquement depuis le 4 novembre 2008. Non, je n'étais pas de la famille de Barack. J'avais juste la peau très mate, et les gens se demandaient si le président n'avait pas déteint sur moi d'une façon ou d'une autre.

Mon père était français et métis d'origine africaine, ma mère, écossaise, ce qui me valait de parler parfaitement anglais. J'avais perdu mes parents dans un accident de scooter, trois ans auparavant. Le lendemain de mes dix-huit ans. Ce jour-là, ils se rendaient à un enterrement. Ironie du sort, ils moururent à deux pas du cimetière. J'aurais préféré qu'ils s'éternisent un peu, qu'ils m'apprennent tout ce qu'ils devaient m'apprendre, qu'ils vieillissent dans notre nouvel appartement du Quartier latin, mais je n'avais jamais eu la vie que j'attendais. Trop de beaux rêves, pas assez de belle réalité.

— Alors, c'est oui ? Vous êtes de la famille de Barack ? Vous le connaissez ? insista Ingeborg, l'assistante.

J'acquiesçai. Je ne savais pas pourquoi. J'en avais sans doute assez qu'on me pose cette question. Je réprouvais systématiquement la routine et la répétition. Je variaais donc les plaisirs de ma réponse.

— Et quel est votre lien de parenté, si ça n'est pas trop indiscret ?

J'hésitai encore. Les yeux du metteur en scène, de la chorégraphe, de l'hôtesse de l'air et des autres danseurs s'étaient braqués sur moi. Il régnait un curieux silence. Plus personne ne respirait. Je tenais tout ce monde en haleine parce que j'avais menti. *The show must go on !* pensai-je. Je ne pouvais pas me contenter d'une réponse décevante. Après tout, n'étais-je pas ici pour sidérer mon auditoire et briller plus que les autres, pour être retenue ?

— Je suis... sa fille, dis-je d'une voix timide.

— Sa fille ? Mais Obama n'a que deux filles et elles sont bien plus jeunes que vous, réagit Jane.

— En fait, il nous a un peu oubliées, ma mère et moi.

— Votre mère n'est pas Michelle ? s'inquiéta l'Allemande, curieuse.

— Ma mère est morte. Je vis avec ma cousine à Paris. Je ne sais pas pourquoi je vous raconte tout ça. En général, je garde mes histoires de famille pour moi.

Jane chuchota à l'oreille du metteur en scène. Il fit un signe de la main et dirigea son pouce vers le haut en signe de grâce, tel un empereur romain.

— Eh bien, miss Obama, épatez-nous encore en chantant et vous serez des nôtres !